

Aurore Dandoy

Le monde d'après, en
pleine floraison

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-0750-1

Dépôt légal : 10/2020

Achevé d'imprimer en France

© Aurore Dandoy

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,

intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*« Futurs improbables pour une
Lueur de renaissance
Ô rage sans désespoir
Rugissons de notre délivrance
Amère déception que cette prison
Inertie de l'envie sans déraison
Sortons masqués mais tout sourire
Osons braver le cynisme et le pire,
Non contents de vivre et de courir
Sortons, mais pas aujourd'hui car c'est
seulement l'heure de l'écrire. »*

Diane NGUYEN, 2047

PROLOGUE

Son cœur battait brutalement dans sa poitrine. C'était douloureux et pesant. Son souffle raccourci la questionnait sur son état : allait-elle mourir ? Non, bien sûr que non. Elle n'avait ni fièvre, ni toux. Simplement une gorge irritée qui rendait sa déglutition difficile depuis deux jours, une céphalée légère et cette sensation d'essoufflement terrifiant. Les journaux télévisés parlaient de patients décédés en vingt-quatre heures d'une insuffisance respiratoire. Allait-elle s'ajouter au nombre ? Ou serait-elle encore là le lendemain ? Son traitement immunosuppresseur la positionnait dans la catégorie des « personnes à risques », aussi appelées « personnes faibles » par cet idiot opportuniste qui faisait office de président de la république.

Quand elle avait appelé le Samu, dont les professionnels s'étaient montrés d'une gentillesse et d'une amabilité extraordinaire vu les circonstances, le médecin l'avait assurée que son état ne semblait pas nécessiter d'hospitalisation, malgré le résultat de l'autodiagnostic posé par l'application gouvernementale officielle. Rien de plus oppressant et anxiogène qu'un écran disant

d'appeler d'urgence le 15. Elle lui avait demandé si elle pouvait mourir d'ici le lendemain et il lui avait répondu que non, mais qu'elle devait appeler son généraliste au plus vite pour apaiser ses crises d'angoisse. Elle avait pris un relaxant musculaire pour finir sa nuit et avait réussi à ne pas refaire de cauchemar cette nuit-là. Elle n'avait pas dormi entre 1h30 et 5h30.

Néanmoins, son poids sur la poitrine refusait de s'alléger et les jours passants, même si elle ne croyait plus autant qu'elle allait mourir, sa respiration demeurait anormalement laborieuse. Cela lui rappelait sa précédente poussée de sclérose en plaques. Pour la première fois depuis sept ans qu'elle était tombée malade, le trouble respiratoire avait fait son apparition dans la longue liste de symptômes qui s'allongeait à chaque nouvelle poussée, malgré le traitement de fond déjà bien puissant. Elle avait dû changer de façon de vivre, de façon de manger et pourtant, ses analyses de sang montraient toujours un foie à risque de fibrose, avec un cholestérol trop élevé.

Depuis le début du confinement, elle avait pris garde à poursuivre son régime alimentaire sain, et elle s'était même mise à quelques étirements le matin. C'était autant pour préserver un peu de

spasticité dans ses membres que pour répondre aux injonctions médicales de faire des activités physiques quotidiennes, bien qu'elle fût encore très loin du minimum attendu. Ça ne faisait qu'un semestre qu'elle était confinée, comme la majorité des personnes déclarées « en situation de handicap » et malades chroniques. Quand l'épidémie s'était déclenchée, elle s'était auto-confinée dès les premières annonces de pandémie. Si elle avait su que ça durerait aussi longtemps, elle aurait peut-être été moins prompte à s'isoler et à s'enfermer dans son appartement. Mais à l'époque, cela lui semblait la meilleure chose à faire pour réduire les risques de contamination.

Son travail de chercheuse en sciences de gestion lui permettait de télétravailler allègrement depuis longtemps. Elle avait d'ailleurs une expérience du sujet assez vaste puisque la majorité de la rédaction de sa thèse s'était passée dans son canapé. Mais à l'époque, elle s'autorisait des jours de socialisation tous les trois jours de travail acharné. Assez rapidement durant le processus d'écriture, elle avait identifié son rythme. Comme en musique ou dans un film, le rythme était la clef de la réussite d'un projet aussi fastidieux et éprouvant qu'une thèse. Il lui avait suffi de quelques semaines et de

beaucoup d'écoute bienveillante de ses propres besoins pour le résumer ainsi : 4 heures de travail = 4 heures de pause à raison de 2 jours de travail pour 1 jour de socialisation. Pas de travail passé 20h ni le week-end. A l'époque, c'était possible et réaliste.

Aujourd'hui, elle se félicitait d'avoir expérimenté avec succès cette étrange manière de fonctionner car en plein confinement, elle n'aurait sans doute pas eu le courage d'imposer un tel rythme à un possible employeur. Elle ressentait une terrible pression chez ses proches, qui semblaient travailler doublement, autant à cause de la cacophonie économique qui s'était déclenchée qu'à cause de leur peur de se retrouver face à eux-mêmes en silence et sans écran. Par chance, elle avait rencontré juste avant les interdictions de sortie des entrepreneurs passionnants qui l'avaient embarquée dans leur projet.

Cette activité entrepreneuriale lui permettait de ne pas compter ses heures pour éviter la solitude ou de ne pas travailler du tout si elle n'en avait pas envie. C'était le comble du luxe et elle le réalisait petit à petit. Le temps était devenu le nouveau symbole du vrai luxe. Après avoir travaillé de longues heures sur la mise en récit collective par la

narration temporelle des pratiques incarnées (une combinaison de récit ricœurdien et de phénoménologie merleau-pontienne), sa thèse prenait vie entre ces quatre murs de confinement. C'était incroyablement jouissif de constater que tout ce qu'elle avait étudié et tenté de convaincre ces quatre dernières années devenaient le point de convergence de l'ensemble des dérives du monde mondialisé et sauvagement capitalisé. Il avait suffi d'une pandémie virale pour que le monde constate enfin son irrationalité inégalitaire et profondément injuste.

Le temps était venu de changer de société, d'ère, de paradigme d'humanité. Mais elle espérait que tous ces signaux faibles qui s'amplifiaient au gré des réseaux sociaux allaient effectivement produire un renouveau de la manière d'être au monde et d'être humain. Elle craignait, comme déjà quelques voix dont elle se faisait l'écho, que les replis nationalistes allaient profiter du besoin de réindustrialiser les pays afin de réduire le chômage, pour fermer les frontières définitivement et revenir aux temps où l'étranger était un danger, voire un ennemi à abattre. L'attaque étant toujours la meilleure défense, selon les dirigeants de tout pays, elle appréhendait le déconfinement qui serait

instrumentalisé pour devenir le prétexte à la nouvelle guerre mondiale. Troisième, comme certains prétendaient, ou quatrième, cinquième ou sixième pour ceux qui incluaient les guerres du Golfe et autres guerres récentes. Ça n'avait que peu d'importance, au final, l'essentiel était de changer pour le meilleur et non pour le pire...

Étonnamment la perspective de mourir du virus la plongeait dans une crise d'angoisse immédiate tandis que celle de la guerre avait cessé de l'agiter une décennie plus tôt. Peut-être un peu moins, quelques années seulement plus tôt. Elle se remémorait souvent les larmes qui coulaient lorsqu'au lycée elle regardait les journaux télévisés, ou à l'adolescence post-bac quand elle vivait dans l'urgence de se sentir vivante car « personne ne sait de quoi demain est fait ». Avec les années, on lui avait expliqué que c'était un comportement courant pour les neurodifférents, notamment les Hauts Potentiels Intellectuels et Émotionnels. Leur hypersensibilité les conduisait fréquemment et/ou facilement à développer des personnalités borderline (ou simili) à la suite d'une enfance touchée par la maltraitance bienveillante, c'est-à-dire une éducation inadaptée pour cause d'ignorance des parents. La phrase qui résumait le

mieux cette éducation était « ils ont fait de leur mieux ».

Depuis son identification comme neurodifférente, sa vie avait radicalement changé. Elle était passée de fille-à-problème à victime-du-racisme-ordinaire-des-neurotypiques (le concept de racisme ayant quitté son étymologie suite à l'anéantissement des thèses non scientifiques du concept de « races » pour l'espèce humaine). Et pendant longtemps elle avait milité pour la reconnaissance de cette maltraitance ordinaire. Dans le même temps, elle avait découvert l'injustice du traitement des femmes dans la société, la poussant du côté des féministes simplement par nécessité de s'affirmer en faveur d'un rééquilibrage des forces en présence dans la société. Heureusement, elle s'était engagée dans le combat pour les multiples sexualités des années auparavant, bien que ces dernières années l'eussent vue réduire son engagement public de peur d'être démasquée par son nouvel entourage. Comment assumer d'être à la fois femme, handicapée, malade chronique, haut potentiel intellectuel et émotionnel, et pansexuelle (qui a son époque se disait bisexuelle) ? ça faisait beaucoup de combats

à mener de front, alors parfois l'épuisement moral en excluait un du devant de la scène.

Cette rage au ventre perpétuelle devant toutes les injustices sociétales prenait racine ces jours-ci dans l'injustice face au virus. Certains mouraient en vingt-quatre heures, d'autres s'en fichaient et continuaient de vivre leur vie sans se préoccuper de la contagion qu'ils amenaient avec eux. Ces images de promeneurs dans les parcs alors que les hôpitaux commençaient déjà à saturer avaient le don de l'exaspérer. Mais ce à quoi elle ne s'était pas attendue, était que ces images avaient surtout fait bondir sa peur de mourir, car les contagions provoquées inutilement saturaient les lits qui auraient dû pouvoir accueillir les patients à risques élevés ou les malades qui malgré leur bonne conduite n'avaient pu éviter le virus. Mais non ! Autant de Boris Johnson occupait des lits dont ils n'auraient pas dû nécessiter s'ils s'étaient comportés dignement et humainement.

La peur de tomber malade et de ne pas avoir de lit pour être ventilée ajoutée à la colère de ces images répétitives des comportements incivils et égoïstes avaient fait bondir son taux de cortisol, jusqu'à la crise d'angoisse dix jours plus tard. Les symptômes avaient été réels, et elle attendait avec

impatience le déconfinement pour faire tester sa sérologie, mais c'était bel et bien le stress qui avait vaincu sa résistance ultime. Elle culpabilisait à présent d'avoir appelé le 15 mais elle n'avait pas eu le choix, à l'époque. Alors, elle redoublait d'attention dans ses échanges avec le monde extérieur : plus de visioconférences avec ses amis, moins de journaux télévisés, pas de sortie et pas de file d'attente au supermarché. Elle avait commandé juste avant le stock de médicaments nécessaires pour tenir jusqu'à l'été et son conjoint faisait les courses. Si le risque perdurait, car il aurait pu être porteur asymptomatique, il était réduit au strict minimum.

Ce soir-là, l'allocution présidentielle annonça le début du déconfinement pour le mois suivant. Ce serait progressif : quelques métiers d'abord, ceux qui ne pouvaient pas télétravailler comme le bâtiment ou les industries, et les écoles, collèges et lycées. Étonnamment pour elle, les universités et les écoles supérieures resteraient fermées jusqu'en septembre, au même titre que les cinémas, les cafés, les salles de spectacles, les restaurants, etc. On relançait l'industrie, pas le tourisme. Le Président avait été très explicite pour les gens comme elle : les handicapés, les vieux, les fragiles

(pour une fois, il ne les avait pas appelés les « faibles ») allaient devoir attendre beaucoup plus longtemps. Et c'était ce qui l'effrayait le plus : à aucun moment elle ne s'était imaginée devoir vivre un confinement plus long que son conjoint. Comment allaient-ils gérer le fait qu'il augmenterait son risque d'exposition tandis qu'elle devrait rester enfermée plus longtemps ?

L'autre chose qui la dérangeait dans le discours présidentiel était la statistique de personnes touchées par le virus jusqu'à présent : 6%. Seulement 6% de français avaient été au contact de la maladie et il y avait déjà 15.000 morts. Comment le reste de la population allait-elle être protégée du virus sans que le changement d'échelle n'entraîne des millions de morts et la saturation du système de santé en moins de deux semaines ?

Autant l'affirmation qu'il allait falloir changer le paradigme du vivre ensemble était un discours qu'elle-même avait tenu dans sa thèse, autant la mise en œuvre post-confinement la laissait dubitative. C'était un Président néolibéral, qui avait menti plusieurs fois sur des sujets graves ou fondamentaux, qui prétendait réduire les fractures sociales et les inégalités par la communalisation et la nationalisation, « quoiqu'il en coûte » comme il

l'avait martelé un mois plus tôt. Le discours semblait à la fois trop beau pour être vrai et trop proche de l'extrême droite pour être sain : le problème de l'immigration allait être réglé par la fermeture des frontières non européennes, le problème des mouvements sociaux récents dûs à la pauvreté de nombreux citoyens allait être réduit par un réinvestissement des industries locales et une baisse des importations, le problème du système de santé serait réglé de fait par la mort des dizaines de milliers de personnes âgées et fragiles, l'effacement de la dette Africaine mettrait un terme définitif au colonialisme (ou contraire le renforcerait par le renouvellement d'une nouvelle dette rendue possible grâce à l'effacement de la première ?), etc.

Et que dire de cet appel au renouveau du vivre ensemble ? Elle l'avait appelé de ses vœux tout au long des dix dernières années, en digne descendante d'un fondateur de l'Anarchie humaniste, Élisée Reclus. Augmenter la responsabilisation de chacun dans le rôle qu'il jouait pour la collectivité, rappeler à chacun que le monde ne tournait pas tout seul et que c'était l'inaction qui le rendait si hostile à tous. Mais l'entendre dire par un homme qu'elle méprisait de

tout son cœur après qu'il eut gagné les élections parce qu'il était « jeune et avec une bonne tête » comme les journalistes n'avaient cessé de le faire remarquer lorsqu'ils interrogeaient les électrices dans la rue après le premier tour, l'enrageait. Allait-on avoir un nouveau Staline ? Elle hésitait à comparer avec Mao, car elle ne connaissait pas assez son histoire pour prendre ce risque, mais ça aurait été une drôle d'ironie géographique.

Il était encore trop tôt pour affirmer que le monde allait empirer, bien que l'expérience des dernières décennies tendît à montrer que c'était toujours le cas : en bonne utopiste, elle voulait croire que le paradigme emprunté depuis les attentats du World Trade Center allait enfin prendre fin. Mais le nouveau paradigme allait-il être meilleur ? Et la planète, exsangue et épuisée de la suractivité humaine, allait-elle laisser le temps à l'humanité de changer ? Si le virus était bel et bien une mutation naturelle d'un virus déjà connu sous sept souches différentes, qui pouvait garantir que l'espèce humaine parviendrait à vivre avec ?

CHAPITRE 1

A l'aube du déconfinement, l'atmosphère générale était électrique. Les saluts de la main par fenêtres interposées étaient plus vigoureux, les paroles échangées entre deux portes atteignaient des décibels plus élevés. Cela faisait des années que le sujet du déconfinement avait cessé d'être pris au sérieux, trop souvent galvaudé par de nombreuses tentatives avortées. La dernière politique de déconfinement mise en œuvre s'était soldée par une recrudescence de la mortalité et une émeute sans précédent qui avait été stoppée uniquement par l'intervention de l'armée et l'instauration d'un couvre-feu. C'était six ans auparavant et depuis les règles n'avaient fait que se renforcer.

Mais cette fois-ci, l'annonce avait été différente. Au lieu de promettre une sortie propre et rapide de tout le monde, le gouvernement du général de Lattre, qui avait mené son coup d'état trois ans auparavant, avait établi des règles strictes d'autorisation de déconfinement. Tout le monde n'était pas concerné : d'abord, les personnes possédant la richesse et le pouvoir avaient été autorisées à se réunir à nouveau physiquement

dans des lieux déterminés ; puis, les citoyens de la classe moyenne, âgés entre 30 et 60 ans, sans enfant à charge, avaient pu sortir de leurs appartements exigus pour relancer l'économie, travailler dans les petits commerces, préparer les hôpitaux, les administrations et les lieux de savoir ; enfin, les enfants, les retraités et les femmes enceintes avaient pu rejoindre la folle ambiance qui s'était installée dans les rues.

Toutefois, cette longue liste ne tenait pas compte des autres. Ceux qui ne faisaient partie ni des puissants, ni des jeunes, ni des personnes en bonne santé, ni des gens cultivés. Les autres étaient ceux qui avaient fait tourner le monde pendant que la majorité restaient sagement confinés pour préserver vie et santé. Ils étaient la chair à canon qui pouvait être sacrifiée sans culpabilité, ceux qu'on pouvait condamner à une vie difficile, ardue, dégradante. A différentes époques, on les avait appelés les lépreux, les galeux, les gueux même. En 2057, ils étaient juste les autres. Ceux qui avaient permis à la majorité de la population de continuer à manger, se chauffer, s'éclairer, se vêtir, se divertir. Et on venait de leur annoncer qu'ils pourraient enfin avoir le droit à leurs premières vacances depuis 13 ans. Pas tous en même temps,

bien sûr, ni pour aller très loin, mais ils étaient de nouveau autorisés à sortir de leurs quartiers de confinement, afin de prendre le train ou les bus et de rejoindre la Cité.

Lauréline Kerianec, qui fêterait bientôt ses trente ans, avait déjà vécu deux confinements. Lors du premier, elle n'était âgée que de deux ans et demi. Il avait duré un an et était appelé le troisième confinement. Le second avait débuté moins de deux ans plus tard et d'aucun prétendait que c'était une continuité du troisième qui aurait été mal géré. Cela avait entraîné un repli politique nationaliste terrible pour le pays car il avait duré deux ans et demi. A l'époque, elle avait cinq ans quand le confinement avait commencé et huit à sa fin. Elle n'en avait que peu de souvenirs, si ce n'est qu'il avait eu raison de sa mère.

La pauvre femme, malade depuis longtemps, handicapée et faisant partie des personnes fragiles qui ne devaient pas prendre de risques, était tombée malade quand Lauréline avait sept ans. Elle avait retrouvé une santé stable après trois mois d'hospitalisation à domicile mais le virus s'attaquant au système nerveux central, sa sclérose en plaques l'avait condamnée à une accélération des lésions inflammatoires. En peu de mois, elle

était passée d'une vie dynamique à s'occuper de sa fille à un polyhandicap compliqué. A la veille de la nouvelle année, quand le gouvernement de l'époque avait annoncé la continuité du confinement pour encore quelques mois, son cœur avait lâché. C'en était trop.

Si Lauréline avait quelques souvenirs de cette période difficile de confinement avec sa mère malade et dépressive, elle gardait surtout en mémoire le dévouement de son père pour elle. Malgré son emploi de Directeur des Plans de Continuité de l'Activité pour le Ministère des Industries, il avait tout fait pour lui offrir des moments riches et une éducation rythmée et stricte. Heureusement pour eux deux, elle avait été une enfant « facile », rapidement identifiée HPIE comme sa mère et donc élevée dans le respect de sa neurodifférence.

La mort de sa mère eut des conséquences importantes, évidemment. Le déconfinement prit fin quelques mois après son décès et le père de Lauréline prit la décision de les rapatrier à la Cité, qui à l'époque s'appelait encore Paris. En 2020, après le premier confinement vécu dans un deux-pièces exigu de banlieue parisienne, le couple avait choisi de partir s'installer dans une maison au bord

du lac d'Annecy, lui avait-il raconté. Ils avaient vécu heureux durant quatorze ans, y subissant le deuxième et le troisième confinement. Mais la perte de sa femme conduisit son père à retourner vivre dans la capitale. Il leur trouva un grand appartement dans ce qui s'appelait à l'époque le treizième arrondissement, proche de plusieurs de ses amis afin qu'ils puissent prendre en charge sa fille lorsqu'il travaillait trop tard. Car ce quatrième confinement avait alourdi sa responsabilité et sa charge de travail. Le chagrin, aussi, avait rendu l'éducation de leur fille plus complexe que durant la maladie, à laquelle il avait fini par s'habituer. La disparition de sa femme provoqua une blessure dont il ne se remit jamais.

En 2040, alors que Lauréline n'avait que treize ans, il fut retrouvé mort un soir dans une ruelle proche de son lieu de travail. Un homme instable psychiatriquement fut accusé de son meurtre et condamné à mort pour avoir assassiné un homme d'état. Un jour de deuil national fut même promulgué pour la crémation de celui qui avait redressé le pays économiquement et permis la survie de millions d'emplois. Ses origines vietnamiennes avaient néanmoins catalysé la plupart des reproches à son égard et peu après son

décès, des critiques vives de son action politique avaient commencé à se faire entendre. En moins d'un an, le héros national avait été relégué au rang de fils d'immigrant. Lauréline perdit les avantages de son statut et elle fut placée de famille d'accueil en famille d'accueil, avant de finir à l'aube de ses dix-huit ans seule dans la rue. Moins de quatre mois plus tard, le cinquième confinement commençait.

En l'espace de douze ans, beaucoup de choses changèrent. Le pays, comme le reste du monde, s'était replié sur lui-même devenant auto-suffisant. La démocratie disparut dans un fracas de corruptions et de malversations. Les inégalités se creusèrent à nouveau profondément et en à peine un an, le 13e arrondissement où vivait encore Lauréline changea de nom pour s'appeler le Quartier Rouge, en raison de son appartenance à la communauté asiatique. Accusés de tous les maux de la société et notamment du virus à avoir imposé le premier confinement, ils étaient devenus les parias de la société, comme son père en avait dramatiquement fait les frais. En peu de temps, il devint le quartier de la délinquance, systématiquement oublié des politiques publiques et des subventions. Le 5e confinement entraîna la

construction d'une frontière entre les quartiers huppés du centre de Paris et les arrondissements périphériques. Au fil des mois, la Cité reprit son nom moyenâgeux et restreignit drastiquement ses accès. Il fallait à présent un passeport pour entrer en France et un laissez-passer pour entrer dans la Cité. Ce dernier était plus difficile à obtenir qu'un passeport officiel alors que le pays n'acceptait plus ni touristes ni migrants.

Comme tous les autres qui vivaient au Quartier Rouge, Lauréline rêvait de se rendre à la Cité. Vivotant de menus larcins et de plans plus ou moins foireux, la jeune femme avait battu tous les pronostics de survie d'une enfant née protégée qui échouait en milieu hostile. Son intelligence hors norme n'y était pas étrangère mais elle se gardait bien de la mettre en avant, ou même de simplement l'évoquer. Elle s'était déjà sentie suffisamment stigmatisée par sa figure paternelle, au point qu'elle avait choisi de reprendre le nom de jeune fille de sa mère : Kerianec. Ses origines asiatiques se voyaient dans la forme de ses yeux bleus en amande, mais ses cheveux ondulés tendaient sur le roux et sa peau avait une teinte plus proche d'un bronzage d'occidentale que d'une couleur naturelle d'orientale. Le métissage était devenu la norme et

il était de plus en plus difficile d'établir une origine exacte, seulement en se basant sur le physique. Cela lui sauva la vie plus d'une fois et elle finit par ne plus rencontrer de difficultés liées à son père, puisque personne ne faisait plus le lien. Lui-même avait fini par être globalement oublié, après le coup d'état du général de Lattre, trois ans plus tôt.

CHAPITRE 2

Alors qu'elle émergeait tout juste de sa courte nuit, Lauréline était assaillie des nuisances sonores extérieures. L'euphorie de ses voisins pour le déconfinement n'avait d'égal que son indifférence : ils étaient confinés dans leur quartier depuis si longtemps qu'elle avait oublié qu'une autre vie existait peut-être ailleurs. Sa seule raison de se lever le matin était de trouver de quoi se nourrir jusqu'au lendemain, peu importait le paysage ou le voisinage. Du moins, c'était ce qu'elle en pensait en enfouissant sa tête sous son oreiller comme si ça pouvait couvrir les bruits de la ville.

Quand son cerveau accepta l'inéluctable, elle bascula sur un mode de pensée hyperactif. D'abord, quinze minutes de pompes et d'abdos, puis quinze minutes de petit-déjeuner et enfin quinze minutes pour se doucher à l'eau tiède et se préparer. Il lui fallait une heure pour être prête à sortir de chez elle. Lauréline jeta un regard dans son miroir avant d'ouvrir la porte pour vérifier qu'elle n'avait rien oublié : ses guettas coquées étaient propres, ses chaussettes montantes n'avaient que quelques petits trous et effilochages, son short en velours noir lui tenait chaud aux fesses

tandis que sa tunique rouge qui flottait en biais sur ses cuisses était cintrée par une épaisse ceinture noire à poches dans laquelle elle glissait ses outils. Enfin, une grosse doudoune en moumoute noire synthétique la protégeait du vent qui pouvait encore être glacial jusqu'à la mi-journée. Elle ajusta son masque de protection noir fait-maison, comme tout le monde en portait, et ses lunettes de protection en métal aux verres dorés, à la mode steampunk. Elle les avait achetées dans une friperie quelques années auparavant et les portait fièrement.

Lauréline attrapa la hanse bandoulière de sa sacoche et elle ouvrit sa porte. Le bruit était encore plus assourdissant mais elle s'y habitua rapidement. En descendant d'étages en étages, elle saluait ses voisins et glissait une parole sympathique à chacun d'eux. Comme la plupart était âgé, seul ou isolé, la jeune femme s'était improvisée la bienfaitrice de son entourage. Elle y gagnait régulièrement des informations pour des missions rémunérées ou des combines pour acheter la nourriture moins chère ou meilleure.

Ce jour-là, dans son planning hebdomadaire, était le jour du marché à l'extrémité nord-est du Q.R., pour Quartier Rouge. Elle ne risquait pas

grand-chose à s'y rendre à cette heure de la matinée mais la veille, sa voisine du trente-quatrième l'avait prévenue que des rôdeurs y avaient élu domicile depuis quelques jours et qu'ils n'hésitaient pas à user de la force pour racketter leurs pauvres victimes terrorisées. Lauréline avait toujours une arme défensive dans sa sacoche mais elle espérait ne pas en avoir besoin.

Tout en marchant, la jeune femme se demandait pourquoi les gens de son quartier réagissaient aussi émotivement à l'annonce de déconfinement alors que depuis douze ans, ils étaient les travailleurs de seconde ligne, les soignants étant ceux de première ligne. Parfois, elle se demandait même comment après tant d'années, il pouvait encore y avoir des volontaires pour exercer ces métiers de première ligne. Cette cohue dans les rues alors que la veille ils avaient pu faire exactement les mêmes activités semblait irrationnelle.

« Lauréline ! l'appela une voix familière, quand elle arriva au marché.

- Salut Michèle, répondit-elle en reconnaissant son amie de foyer.

- Alors, le bonheur ???! s'écria Michèle, à la personnalité toujours exubérante et extravertie. Je

n'arrive pas à croire que nous sommes enfin libérés ! J'ai l'impression que ça a duré toute ma vie ! Je ne sais même plus ce que c'est que de marcher librement, d'aller en forêt ou à la mer...

- Déjà avant, on ne savait pas ce que c'était, Michèle, répliqua Lauréline, sarcastique.

- Non et j'ai bien l'intention de la découvrir maintenant ! Je ne retournerai pas en confinement sans avoir sauté dans la mer une fois dans ma vie !

- Au moins, tu es consciente qu'on y retournera, murmura Lauréline avec cynisme cette fois-là. »

Il ne fallait pas se méprendre sur leur discussion : elle était contente de retrouver son amie et de discuter avec cette femme pleine de vie et de vitalité, mais elle aimait jouer le rôle de la sagesse, de la raison, voire de l'anti-hypocrisie politique. Comme ce n'était qu'un rôle, personne n'était dupe, mais elle aimait passer pour une rebelle alors qu'elle était comme tous ses voisins : une survivante. Ce n'était pas un choix, c'était une question de vie ou de mort !

« Tu cherches quelque chose en particulier, aujourd'hui ?

- Je dois juste remplir les placards pour les jours à venir et avec un peu de chance manger

autre chose qu'une conserve périmée depuis des mois. Et toi ?

- J'espérais qu'un marchand de la Cité serait descendu avec quelques fruits et légumes, histoire de faire une folie, mais je n'en ai pas trouvé.

- Des fruits ?! Tu as gagné au loto ou quoi ?

- J'ai mis de l'argent de côté depuis des semaines pour m'acheter une pomme ou une orange. J'en ai marre de la mangue séchée et des lychees en conserve.

- Moi, j'aurais acheté des fraises, songea Lauréline. C'est ce qui me manque le plus, je crois.

- Des fraises ?! J'oublie souvent que tu as été élevée dans la Cité !

- Pourquoi tu dis ça ?

- Des fraises, ma vieille, c'est pas donné à tout le monde d'en manger assez pour dire que ça lui manque ! »

Lauréline ne répondit rien car cela avait fait partie de ses problèmes permanents : elle n'était pas assez bien pour les gens de la Cité et elle n'avait pas assez souffert dans son enfance pour les gens du Q.R. Elle n'appartenait à nulle part ni personne, et en cela elle se sentait très seule. Confinement ou pas.

Après leur tour du marché, les deux femmes se séparèrent, sans véritable « au revoir » et sans planifier la prochaine rencontre, qui consisterait en une autre rencontre hasardeuse. Les jeunes ayant vécu en foyer avaient tendance à ne pas planifier car ils ne savaient jamais quelles seraient leurs conditions de vie la semaine suivante et ils apprenaient vite que tout pouvait basculer du jour au lendemain. Lauréline repartit donc vers chez elle mais en changeant de trajet, comme elle le faisait toujours pour éviter d'être repérable ou qu'une routine ne l'enferme dans des habitudes que quelqu'un de malveillant pourrait utiliser à mauvais escient.

En arrivant chez elle, Lauréline ressentit une anomalie dans les comportements de ses voisins d'immeuble et des alentours. Elle continua de marcher vers chez elle en se tenant sur ses gardes, car le changement n'était pas souvent synonyme de bonne nouvelle, et elle remarqua une voiture électrique aux vitres teintées garée devant son escalier. Instinctivement, elle fut persuadée qu'ils étaient là pour elle. Elle ne voyait personne à l'extérieur du véhicule, ce qui pouvait aussi bien signifier qu'ils étaient déjà montés ou dissimulés

dans leur voiture. Avec les voitures autonomes, les vitres teintées étaient une véritable protection visuelle contre la curiosité des passants.

Son cerveau tournait à plein régime dans les mètres qui la séparaient de l'entrée. Fallait-il fuir ? changer d'itinéraire ? se cacher en attendant la nuit ? entrer par la porte de secours cassée ? Il ne lui restait qu'une dizaine de mètres et il était devenu évident que si les occupants du véhicule y étaient encore, ils l'auraient repérée. Peut-être n'y avait-il personne pour elle ? Elle se faisait sans doute des films à cause de son passé mais plus personne ne se souvenait d'elle ! Elle expira longuement et se décida à rentrer chez elle.

Alors qu'elle mettait le pied sur la première marche, un homme élancé arriva en sens inverse, sortant de l'immeuble. Bien habillé, les yeux alertes rapidement dissimulés derrière les lunettes de soleil de protection qu'il ajustait sur son nez, ils se frôlèrent sans qu'il ne prêtât attention à Lauréline. Autant pour sa paranoïa !

La jeune femme se prépara mentalement à gravir les douze étages qui la séparaient de son appartement. L'ascenseur était cassé depuis bien avant qu'elle eût emménagé et les propriétaires n'avaient jamais accepté d'en payer les réparations.

A l'occasion, un voisin réparait le rouage ou la machine encrassée mais à peine quelques semaines plus tard, le problème se présentait à nouveau. C'était inévitable avec trente-sept étages d'habitations !

A mi-chemin, Lauréline entendit du grabuge au rez-de-chaussée et des voix bruyantes accompagnaient des bruits de course dans les marches. Au même moment, la porte de son voisin coiffeur s'ouvrit.

« Lauréline, tu tombes bien ! s'exclama-t-il enthousiaste, en retournant dans son appartement.

- Salut Jordan, répondit-elle en le suivant à l'intérieur. »

Elle ne savait pas trop si elle profitait de l'occasion pour se soustraire aux cris mais elle referma la porte immédiatement, avant que les bruits de pas n'atteignirent l'étage d'en-dessous.

« J'ai trouvé la perruque que tu m'avais demandé, il y a deux semaines.

- La brune ?

- Non, la rose. Tiens, regarde ! Elle est magnifique, coupée au carré et avec une frange, comme tu voulais. J'ai ajouté à l'intérieur un filet de maintien pour tes cheveux car il n'y en avait pas.

- Les cheveux sont magnifiques ! D'où provient-elle ? Elle a dû coûter une fortune !

- Eh bien en fait... Tu veux vraiment le savoir ?

- Oui, évidemment, répondit-elle piquée de curiosité.

- C'était dans l'appartement d'une victime de meurtre. Mon copain qui travaille avec la police scientifique a récupéré un cheveu de la perruque pour vérifier que cela correspondait à je ne sais pas quoi.

- Un meurtre ? Lequel ? Où ça ?

- Il ne m'a pas donné de détails, il s'est contenté de la garder à l'abri jusqu'à la fin de l'enquête et comme l'indice n'était pas pertinent, elle est tombée dans le droit de revente des pièces à conviction. Alors il m'a appelé.

- Combien je te dois ?

- Tu ne veux pas l'essayer d'abord ?

- Si, bien sûr, mais je suis certaine qu'elle me va ! »

Jordan l'ajusta rapidement, d'une main de maître, démontrant son savoir-faire qui quelques années plus tôt s'exerçait sur les plateaux de télévision. Lauréline était assise face au mur,

attendant de pouvoir s'admirer dans la salle de bain. Des coups violents retentirent contre la porte tandis qu'elle retirait son masque pour faciliter le travail. Jordan cria qu'il arrivait, tandis qu'elle sursautait. Avant qu'elle n'eût pu lui dire de se méfier, il ouvrit la porte en grand et demanda aux intrus ce qu'ils voulaient. Lauréline jeta un œil malgré elle pour voir à quoi ressemblaient les inopportuns.

« R.A.S, cria l'homme tout de noir vêtu comme un militaire d'élite. »

Il s'éloigna aussi vite qu'il était apparu et il sembla descendre vers l'étage inférieur. Jordan claqua la porte en maugréant contre le rustre. Tandis que Lauréline reprenait sa position face au mur en songeant qu'ils n'étaient finalement peut-être pas à sa poursuite, elle croisa son reflet dans le miroir de la salle de bain dont la porte était inopinément ouverte. Aucune chance pour qu'il l'eût reconnue si c'était elle qu'il cherchait !

« Merci Jordan, je ne sais pas pourquoi mais j'ai le sentiment que tu viens de me sauver la vie.

- Contre ce mec ? Oh tu sais... Il a dû te prendre pour une cliente qui sort d'une heure de coiffage ! Déclara-t-il sans que Lauréline ne pût dire s'il était conscient qu'elle se sentait en danger.